

Valadon

Collection « Icônes »



Clément Dirié

VALADON

Les Pérégrines | Icônes

La collection « Icônes » est dirigée
par Jean Cléder et Emmanuel Tibloux.

Conception graphique :
Catalogue Général

© Éditions Les Pérégrines, 2025
Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines
21, rue Trousseau 75011 Paris
www.editionslesperegrines.fr

Sommaire

11	« Vive la jeunesse »
17	Vive Valadon !
27	Maîtresse d'autrefois, icône de demain
39	Noms de Valadon
49	À quel(s) titre(s)
59	De la trame dont sont peintes les familles
71	Avec Edgar Degas, 1894-1901
87	Miroir, mon vrai miroir
99	Avec Berthe Weill, 1927-1928
109	Réseaux : les espace-temps d'une vie
125	Avec Madeleine Bunoust, 1936
135	Il était deux fois <i>Adam et Ève</i>
145	De modèle femme à femme modèle : (se) peindre
153	Avec Germaine Eisenmann, 1922-1967
161	Une question de classe ?
169	Avec Bernard Dorival, 1967
177	Flux et reflux, 1938-2025
187	Quel avenir pour les odalisques ?
195	Le <i>Valadon gaze</i>
201	Notes
209	Chronologie
211	Figures principales
215	Bibliographie



Pour Liliane
Aimer, c'est transmettre

LA NATURE
& la Peinture

La nature a une emprise totale sur moi -
les arbres, le ciel, l'eau et les êtres, me
charment passionnément, profondément -
Ce sont les formes, les couleurs, les mouvements
qui m'ont fait peindre, pour essayer, avec amour
et ferveur, de rendre ce que j'aime tant.

Dans ce que j'ai peint, pas une touche, pas un
trait, qui ne soit appuyé sur la nature.

La nature m'apporte le contrôle de vérité solide
pour la construction de mes toiles, conçue par
moi mais motivée toujours par l'émotion
de la vie — SUZANNE VALADON

ARCHIVS
B&H&H

117

353

«LA NATURE & la Peinture», s.d.

Lettre manuscrite, 25,2 × 20,8 cm

Bibliothèque Kandinsky, Musée national d'art moderne,
Centre Pompidou, Paris

Pensées sur l'art.

J'admire sincèrement les gens qui ont des théories sur l'art. J'ai cru remarquer que les théories les plus opposées peuvent justifier les mêmes chefs-d'œuvre.

Au fond, je crois que la vraie théorie, c'est la nature qui l'impose ; la nature du peintre d'abord, celle de ce qu'il représente ensuite. A-t-il jamais existé un peintre, au sens propre du mot, qui ait peint comme il ait voulu ? Chacun peint comme il voit, ce qui revient à dire que chacun peint comme il peut.

Suzanne Valadon, in Robert Rey, *Suzanne Valadon*,
éditions de la Nouvelle Revue Française, Paris, 1922, p.16



Suzanne Valadon, s.d.
Tirage argentine, 9 × 6,5 cm, recto
Bibliothèque Kandinsky, Paris

« Vive la jeunesse »

Le 7 avril 1938, Suzanne Valadon décède à l'âge de soixante-douze ans. Deux jours plus tard, une messe est célébrée à Saint-Pierre de Montmartre, l'église devant laquelle elle est sans doute passée presque tous les jours depuis son arrivée à Paris à la fin des années 1860 et son installation dans un quartier qu'elle n'a plus quitté.


Parmi les nombreux articles consacrés à la disparition de celle qui n'était alors « ni méconnue, ni oubliée¹ », une nécrologie décrit la cérémonie :

« Dans la petite église de Saint-Pierre, si humblement villageoise à l'ombre du Sacré-Cœur, ses obsèques avaient attiré une foule nombreuse, au premier rang de laquelle on remarquait le président [Édouard] Herriot, le directeur général des Beaux-Arts, des écrivains comme Francis Carco, André Salmon, [Adolphe] Tabarant, les peintres André Derain, Raoul Dufy, Othon Friesz. Mais, le plus touchant, ce n'était pas la présence de tant d'artistes, de critiques, d'amateurs, de marchands, de personnages connus. C'était celle des petites gens de Montmartre-Village, qui aimaient Suzanne Valadon, leur "payse", et se sentaient

fiers de sa gloire : des ménagères et des servantes, et toute la pittoresque cohorte des banquistes, du guitariste à l'acrobate, au marchand de bouquets et à la diseuse de bonne aventure, au joueur de vielle, que les habitués des dîners en plein air de la place du Tertre reconnaissaient avec émotion.»

Si l'article omet de citer le nom de Georges Huisman, le directeur général des Beaux-Arts – l'équivalent d'un ministre de la Culture –, qui prit la parole avec les critiques André Salmon et Francis Carco, ou celui – c'est plus étonnant – de Lucie Valore, l'épouse du fils de l'artiste défunte, Maurice Utrillo, qu'elle représente en son absence, il ne manque ni de souligner la diversité des profils que la « payse » rassemble pour un dernier hommage ni, peut-être involontairement, de faire l'appel des figures peuplant les œuvres de l'artiste, comme si ses sujets de prédilection étaient venus assister à son enterrement. Comme si nous pouvions, pour une fois et grâce à sa peinture, mettre des visages sur une foule d'anonymes. La ménagère, la servante, l'acrobate, la diseuse de bonne aventure *de la vraie vie* de Montmartre-Village et des tableaux de Suzanne Valadon semblent réunies avec ceux et celles qui en acquièrent les représentations, les exposèrent et les analysèrent. Un tableau mental, un « atelier du peintre, allégorie réelle déterminant une vie artistique (et morale) », pour paraphraser le titre complet de l'œuvre de Gustave Courbet (*L'Atelier du peintre, allégorie réelle déterminant une phase de sept années de ma vie artistique*, 1854-1855), se dresse sur le parvis de l'église à l'heure du dernier adieu. Celle qui était devenue une « artiste officielle », reconnue par le monde artistique et intellectuel, adoubée par les milieux les plus qualifiés, collectionnée par l'État, malgré la scandaleuse légende attachée à son nom – fascinant paradoxe –, demeurait sans conteste « une fille de la Butte » dont elle incarnait, dans les dernières années de sa vie, l'âge d'or et la bohème du tournant du XX^e siècle, la gloire et le pittoresque.

J'ai détruit cette merveille
monstrueuse qu'on s'appelle
la mémoire
J'ai eu la douleur et le
malheur d'arracher leur temps
à chaque geste.
Nous sommes perdus
il ne faut pas le dire.



Verso du tirage argentique
reproduit en page 10, 9 × 6,5 cm
Bibliothèque Kandinsky, Paris

Avec Suzanne Valadon, Montmartre, Paris, la France des arts et des lettres enterrent un maillon essentiel de la vie culturelle sous la III^e République, un « lieu de mémoire » de l'histoire de l'art, une personnalité à nulle autre pareille pour laquelle le rapport aux temps qui passent et se superposent et la relation aux avant-gardes comme au *populaire* furent des plus singuliers.

Deux ans auparavant, en 1936, alors qu'elle vient d'être soignée à l'hôpital américain de Paris, à Neuilly-sur-Seine, elle inscrit sur l'une des nombreuses « natures mortes » qu'elle peint à cette époque – ces véritables portraits de fleurs dont elle offrit des dizaines de variations et dont elle voulait saisir la « respiration » – ces quelques mots en guise de manifeste : « Vive la jeunesse ». Présenté par un témoin des dernières années comme son « cri de guerre », apparemment inséparable d'un tout aussi ardent « Vive l'amour », ce cri du cœur est peint sur le « cartel » – un morceau de faïence – d'un broc vase orné de quatre fleurs épanouies, presque mûres, telle une signature, un flambeau, une adresse au public. Pour une artiste qui laissa peu de traces écrites et dont cet exergue constitue l'une des rares écritures à la surface de la toile, il y a là comme une affirmation testamentaire. Sans doute aussi une déclaration d'amour, réitérée, à la peinture. La nécrologie ne dit pas si l'un des « banquistes » présents, habitué des rues de Montmartre et de la silhouette de l'artiste les parcourant, osa crier ces mots en signe de ralliement. L'hommage eût été fort.

Au-delà de l'ironie certaine à titrer, à soixante-dix ans, d'une telle phrase un bouquet de fleurs qui, inévitablement, se fanera – sauf à la surface de la toile, où la jeunesse est éternelle –, il y a dans cette maxime à la fois de la mélancolie et de l'optimisme, du ressassement et une volonté farouche de vivre, même quand les forces vous abandonnent et que tout et tous-tes vous ramènent continuellement à vos années de jeunesse et votre entrée dans la vie et dans l'art. « Vive la jeu-

nesse, vive l'amour» : presque une philosophie de vie et un *carpe diem* doublé d'un *memento mori* pour Suzanne Valadon, qui s'est auto-représentée sans fard tout au long de sa vie et consacra nombre de dessins et peintures à saisir l'innocence de l'enfance, le trouble de l'adolescence, les corps fatigués des travailleuses et les relations entre enfants et adultes, qu'elles soient familiales ou ancillaires. Quel rapport à l'histoire, à la mémoire, à la tradition, à la transmission, à l'innovation, au réel, à la rupture, à son image, à sa légende peut alors être celui d'une telle artiste et d'une telle femme ?

Prise dans les mêmes années, une petite photographie d'ordre privé saisit l'artiste en tenue d'été, sur le perron d'une maison, peut-être son château de Saint-Bernard, dans l'Ain, peut-être sa maison de ville de l'avenue Junot, à Montmartre. Elle se prépare à sortir, sur le seuil, souriante et chapeauté. Au dos du cliché figurent ces mots tracés par l'artiste, dans un contraste saisissant avec la lumière émanant de l'image : «J'ai détruit cette merveille monstrueuse qui s'appelle la mémoire. J'ai vu la douleur et le malheur donner leur temps à chaque geste. Nous sommes perdus mais il ne faut pas le dire.» À qui s'adresse cet autre testament poignant, cet oxymore de «merveille monstrueuse», cette conscience des effets du temps et de la souffrance, cette lucidité imprégnée d'une volonté de continuer, toujours ? Je n'en sais rien, mais ces phrases ne peuvent que nous toucher au moment d'aborder la vie intense et l'œuvre capitale de Suzanne Valadon – qui, nous le présentons en quelques phrases, furent celles d'une artiste au présent, dupe de rien et sûre de l'art.